

Cette façon dont les filles recherchent moins que les garçons le seul modèle compétitif se vérifie même dans les pratiques comme le Hip-hop (Faure & Garcia, 2005). Comment s'en étonner puisque les activités sportives se sont structurées dans l'histoire des hommes, au double sens d'histoire de l'humanité et d'histoire des rôles sociaux masculins, tissés dans l'affrontement, le défi et l'épreuve (Davisse & Louveau, 1998). Elles en portent durablement le sens et c'est fondamentalement ce marquage qui explique la différence d'attitude entre filles et garçons. Il faut de ce point de vue sortir d'une vision qui imputerait principalement celle – ci au biologique. Certes, dans la pratique sportive de haut niveau,



et dans certains sports plus que dans d'autres, la musculature, la force, jouent un rôle différenciateur, mais à âge égal, dans les pratiques courantes, c'est la régularité de l'entraînement et donc la motivation qui créent le plus l'écart sexué dans les prestations sportives ou chorégraphiques. Plus que par la différence des *moyens* d'agir, c'est donc par leurs *raisons* que se distinguent filles et garçons, et plus globalement sportifs et non sportifs (Davisse, 1999).

L'invocation commode de l'influence des stéréotypes sexués ne permet pas non plus de saisir comment cheminent les personnes, entre image de soi et images des sports, selon, certes le sexe et le milieu, mais aussi l'âge. De même que les choix de jouets sont infléchis par la publicité, les orientations sportives le sont par les médias. Mais fondamentalement, qu'il s'agisse des attractions sexuées de la petite enfance ou de celles de l'adolescence, on ne saurait ignorer que le désir est à l'œuvre : comme l'observe Pierre Tap (1985), en se conformant, l'enfant se confirme... Les décrochages à l'adolescence indiquent l'ampleur des remaniements qui s'y déroulent quant à l'usage de soi : c'est à ce moment de leurs vies que s'écartent le plus les choix culturels des filles et des garçons. Ainsi, à l'école, en éducation physique et sportive, les filles semblent devenir passives, alors que les garçons redoublent d'activité, percevant dans les significations sportives une perspective virile, là où les filles redouteraient de perdre en féminité.

Comme la proposition en est faite ci dessus, à propos du sport scolaire, la réflexion devrait porter particulièrement sur le modèle compétitif. Cette réflexion est embrouillée car elle croise un autre débat de société dans lequel pro et anti-compétition se déterminent par le rapport de cette forme d'activité au système capitaliste. Au prétexte qu'elle est (réellement) travaillée par la marchandisation, la tentation est grande de la refuser purement et simplement, et le souci des femmes contribuerait à ce déni. Faudrait-il donc, pour émanciper les filles, opprimer les garçons en rejetant une forme qu'ils investissent positivement ? Certes, il y a bien un versant négatif à la compétition, lorsque l'exacerbation identitaire virile et/ou guerrière est amplifiée par le rôle de l'argent et des médias



dans le sport. Cependant, la possibilité d'affrontement régulé reste une composante humaniste du développement des personnes. En ce sens, si l'histoire des sports se confond avec celles *des hommes*, c'est au sens double, toujours ambigu, d'universel et de masculin, et les filles ont bien un monde à gagner en s'appropriant cette capacité à s'affronter. On peut même penser que cela les aiderait à s'insurger, par exemple, contre les pressions sexistes qu'elles subissent trop souvent sur l'emploi et dans le travail.

À l'inverse, la féminisation des pratiques culturelles (Donnat, 2005) devrait conduire à une réflexion symétrique sur l'éviction des hommes : sait-on par exemple qu'en France, à partir de 16 ans, les garçons ne sont plus que 27 % à lire souvent alors que c'est encore le cas de 50 % des filles, que 40 % des garçons de 15 ans disent ne jamais lire pour leur plaisir, tandis que seulement 21 % des filles ont ce malheur... ? Que fait-on de l'écart filles / garçons dans l'accès au niveau baccalauréat ? L'objectif des 80 % d'élèves au niveau du baccalauréat est presque atteint du côté des filles (plus de 75 % selon les statistiques ministérielles, toutes voies de formation cumulées), alors que 63 % seulement des garçons parviennent en terminale. Pour être moins visible l'écart n'est-il pas aussi grand (mais de sens inverse) entre les représentations des filles et des garçons dans les activités langagières que dans les activités sportives ? Le constat de ces distributions selon le sexe, l'âge et le milieu, appelle en fait dans tous les domaines d'inégalités culturelles un important travail de compréhension des effets du marquage sexué des activités et de leurs formes historiques (Davisse, 2000).



Davisse Annick (2006). Filles et garçons dans les activités physiques et sportives : de grands changements et de fortes permanences... In Dafflon Nouvelle Anne (dir). *Filles-garçons : socialisation différenciée ?* Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble.